Timothy Brook

Le léopard de Kubilai Khan

Une histoire mondiale de la Chine



Par l'auteur du

Chapeau de Vermeer

PAYOT

Une fresque épique des relations de la Chine avec le monde sur huit siècles, portée par une éblouissante galerie de personnages.

De Perse en Crimée, d'Indonésie au Sri Lanka, de la Chine au Tibet, des Pays-Bas à l'Afrique du Sud, treize personnages inattendus, mais emblématiques, nous guident, par terre et par mer, sur les routes de la mondialisation. Anonymes ou célèbres, Chinois ou étrangers, ils sont empereurs, aventuriers, marchands, eunuques, pirates, missionnaires, orfèvres, soldats… Et tous, quels que soient leur destin et leur importance dans l'Histoire, témoignent des interactions de la Chine avec le monde et de la richesse de leurs contacts, commerciaux, religieux, diplomatiques ou personnels. Car, par-delà les conflits et rivalités entre empires tout au long de ces huit siècles, la Chine n'a jamais cessé d'être connectée au reste de la planète, ces « dix mille pays » qui constituaient les voisins du Grand État mongol bâti au XIII^{e} siècle par Kubilai Khan à partir des conquêtes de son ancêtre Gengis Khan.
Un livre magistralement mené, foisonnant et époustouflant d'érudition, qui renouvelle l'histoire de la Chine comme Mary Beard l'a fait pour Rome dans SPQR.

Éminent sinologue, pionnier de l'histoire globale, Timothy Brook (né en 1951) vit sur les rivages canadiens du Pacifique. Professeur à l'université de Colombie-Britannique (Vancouver), il se consacre avec passion à l'écriture. Les Éditions Payot ont publié trois de ses livres, dont *Le Chapeau de Vermeer* (2010), devenu un classique.

DU MÊME AUTEUR
AUX ÉDITIONS PAYOT

Le Chapeau de Vermeer. Le XVII^e siècle à l'aube de la mondialisation, 2010 (PBP n° 875, 2012). Titre original : *Vermeer's Hat. The Seventeenth Century and the Dawn of the Global World.*

Sous l'œil des dragons. La Chine des dynasties Yuan et Ming, 2012. Titre original : *The Troubled Empire. China in the Yuan and Ming Dynasties.*

La Carte perdue de John Selden. Sur la route des épices en mer de Chine, 2015. Titre original : *Mr Selden's Map of China. The Spice Trade, a Lost Chart & the South China Sea.*

Timothy Brook

LE LÉOPARD DE KUBILAI KHAN

Une histoire mondiale de la Chine (XIII^{e}-XXI^{e} siècle)

Traduit de l'anglais (Canada) par Odile Demange

HISTOIRE PAYOT

Retrouvez l'ensemble des parutions
des Éditions Payot & Rivages sur

payot-rivages.fr

Ouvrage dirigé par Sophie Bajard

TITRE ORIGINAL :
Great State.
China and the World
(London, Profile Books Ltd., 2019)

Toutes les cartes ont été dessinées par Éric Leinberger.

Conception graphique de la couverture : Stéphanie Roujol-
Illustration : Couverture : Kubilai Khan à la chasse, attribué à
Liu Guandao © Bridgeman Images

© Timothy Brook, 2019
© Éditions Payot & Rivages, Paris, 2019
pour la traduction française

ISBN : 978-2-228-92424-5

À Fay Sims :

Pour citer avec quelque liberté un poème qu'Anne Bradstreet
écrivit pour son mari, un ou deux ans avant la chute des Ming,
en un temps où la Chine était encore exotique,

Si jamais deux furent un, c'est bien nous.
Si jamais femme fut aimée d'un homme, c'est de toi.

Je prise ton amour plus que des mines d'or,
Ou que toutes les richesses que recèle l'Orient.

« Une frontière suprême sépare le Ciel et la Terre :
les Chinois d'un côté, les étrangers de l'autre.
La seule manière de mettre le monde en ordre
est de respecter cette frontière. »

Qiu Jun (1421-1495), cité au chapitre 5.

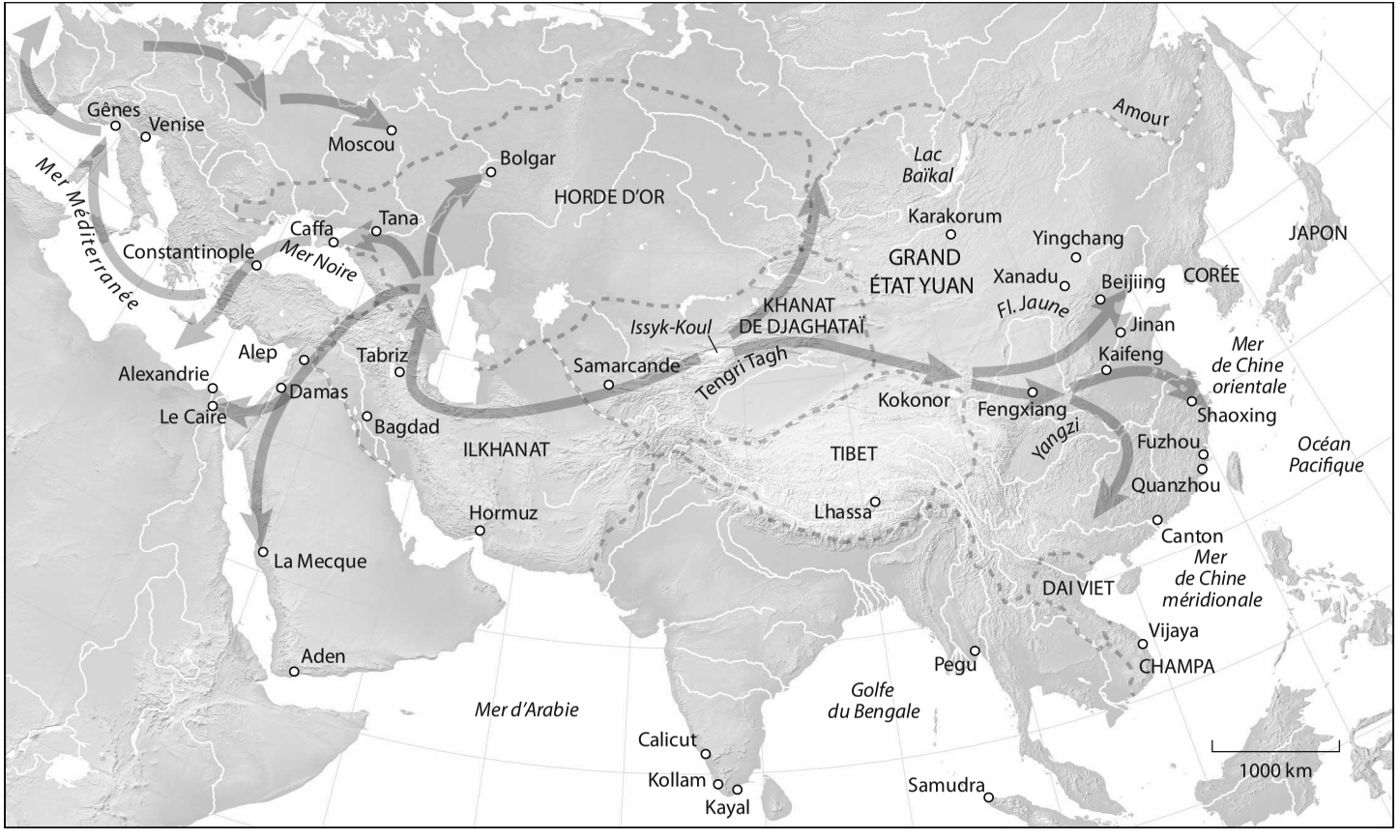
« Il y a des principes communs à l'Est et à l'Ouest. »

Xu Guangqi (1562-1633), cité au chapitre 8.

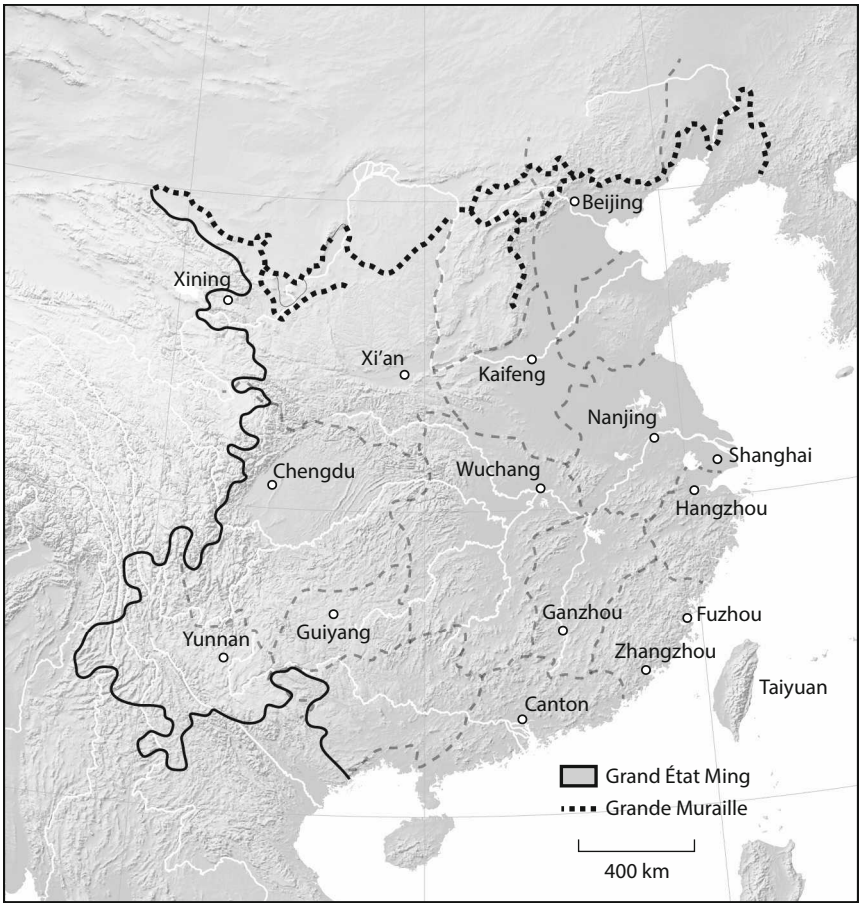
Projection azimutale équidistante du globe centrée
sur 116° 28’ E/39° 46’ N (Beijing)
et montrant les lieux des événements relatés dans ce livre.



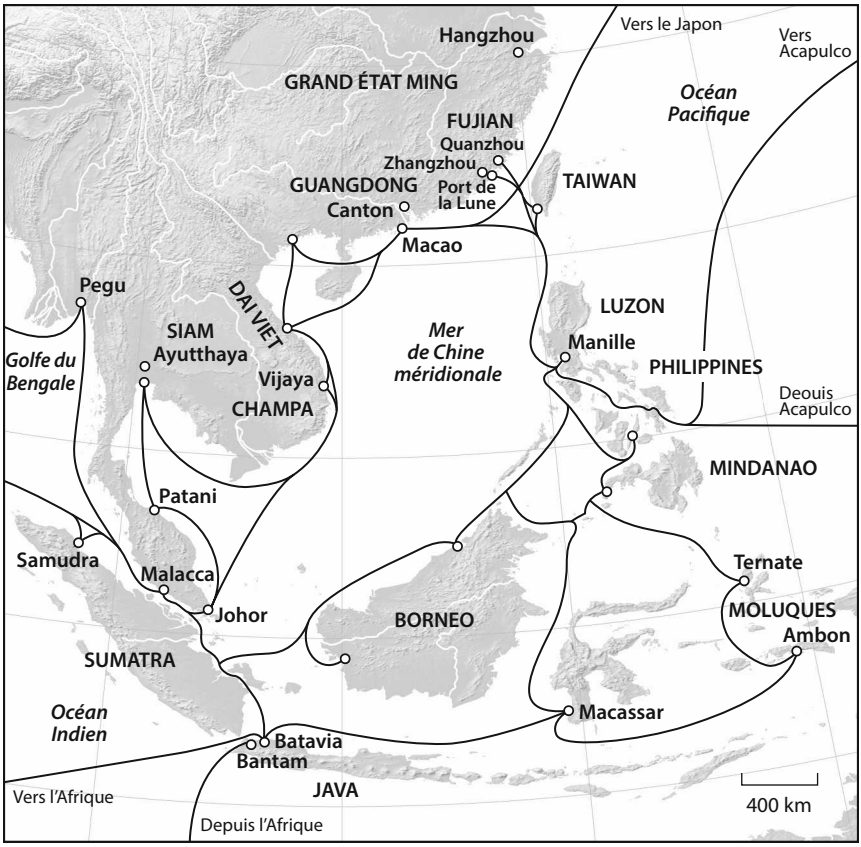
L'expansion de la peste noire à travers l'Eurasie entre 1330 et 1360.
L'histoire de ce fléau est un terrain mouvant et controversé.
Cette carte représente ma contribution au stade actuel de notre connaissance.



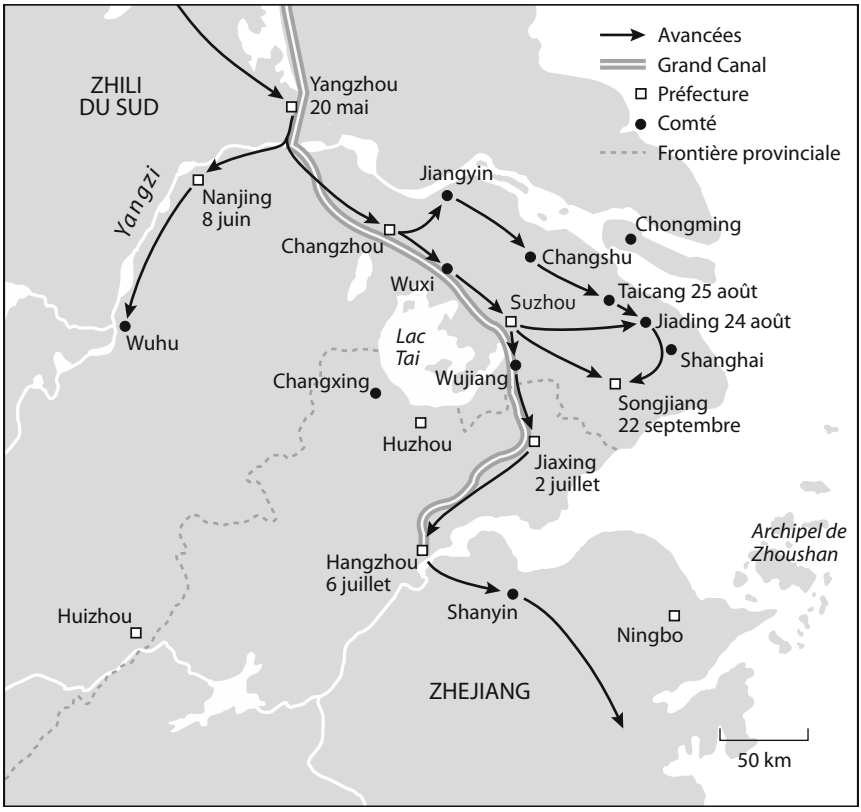
Le Grand État Ming avec les frontières de ses provinces.



Routes maritimes en mer de Chine méridionale
et au-delà, vers 1604.



La conquête mandchoue du delta du Yangzi, 1645.



L'occupation militaire de la Chine par le Japon, 1940.



PRÉFACE À L'ÉDITION FRANÇAISE

Je me suis rendu en Chine pour la première fois en octobre 1974. La République populaire avait célébré le vingt-cinquième anniversaire de sa fondation quelques jours avant que notre groupe d'une douzaine d'étudiants canadiens ne débarque en gare de Beijing. Ces vingt-cinq premières années avaient représenté un quart de siècle de quasi-isolement par rapport à l'Occident, puis à l'Union soviétique. L'arrivée d'étudiants originaires du monde entier annonçait que cet isolement touchait à son terme et que la Chine allait peu à peu réintégrer le monde. Sur le coup, l'importance de ma présence en ce lieu et en cet instant m'a échappé. Je n'étais qu'un étudiant parti étudier à l'étranger, dans un pays où tout le monde s'habillait plus ou moins à l'identique, où des portraits et des statues omniprésents du président Mao toisaient les masses révolutionnaires dociles et où les ressortissants d'autres États n'avaient pas mis les pieds depuis 1949. Je n'avais pas vraiment conscience de faire partie d'une nouvelle phase de l'histoire des relations de la Chine avec le monde, sujet du présent ouvrage.

Au départ, j'étais censé rester un an à Beijing, mais j'ai constaté que ce n'était pas assez pour comprendre ce pays et sa culture. J'étais suffisamment déconcerté, et curieux, pour décider d'y rester une année supplémentaire, que j'ai passée à Shanghai. La sauce a pris : les expériences de ces deux années

m'ont engagé sur une voie que je n'ai plus quittée, occupée à formuler et à reformuler encore des réponses aux questions que je me suis posées pour la première fois en parcourant à bicyclette les rues de Beijing et de Shanghai, étranger dans un étrange pays.

En tant qu'étudiant étranger en Chine, j'ai été naturellement au contact d'étudiants chinois. Mais j'ai découvert qu'il était difficile de nouer des amitiés avec des Chinois ; une sorte de *cordon sanitaire* inavoué nous tenait à distance. Une chose que je n'avais pas prévue, et qui résultait en partie de cette situation, était que je me trouverais au sein d'une communauté d'étudiants étrangers venus du monde entier. C'est ainsi que, curieusement, c'est à Beijing que je me suis fait mes premiers amis français, maillon initial d'un réseau qui finirait par m'implanter dans le milieu professionnel des spécialistes français de la Chine et enrichirait ma vie d'amitiés que je n'aurais jamais imaginées.

J'ai poursuivi ma route en devenant professeur d'histoire chinoise au Canada, ce qui m'a conduit à écrire des articles et des livres propres à élargir le champ du savoir dans lequel évoluent les historiens professionnels et que je destinais essentiellement aux chercheurs et aux étudiants. Mais, à mi-chemin de ma carrière, j'ai eu envie de donner une orientation nouvelle à mon activité d'écriture. Au lieu de rédiger des ouvrages universitaires réservés à d'autres chercheurs, j'ai voulu sortir de l'enceinte académique de la sinologie et partager ma curiosité et mes idées avec un plus vaste public de lecteurs. Je souhaitais toujours m'adresser à mes collègues universitaires, et je le fais encore, mais j'ambitionnais d'atteindre des lecteurs extérieurs à cette sphère, qui s'intéressent aux questions que j'ai étudiées pour essayer de mieux comprendre notre monde désormais globalisé. Le résultat a été *Vermeer's Hat*, un livre dans lequel j'ai essayé d'engager le dialogue entre le passé chinois et l'histoire européenne.

Sophie Bajard, mon éditrice chez Payot, a découvert ce livre et m'a proposé de le publier en français. Ravi à l'idée que mon ouvrage puisse toucher des lecteurs étrangers au monde anglophone, j'ai accepté avec enthousiasme. Ce que je n'avais pas prévu, c'est que *Le Chapeau de Vermeer* transformerait ma

relation avec la France. J'ai été heureux que l'Académie des sciences d'outre-mer décerne le prix Auguste Pavie à ce livre, mais plus heureux encore que celui-ci retienne l'attention de milliers de lecteurs français qui, comme vous peut-être, ne sont pas spécialistes de la Chine mais prennent plaisir à aborder l'histoire dans une perspective globale et apprécient le style narratif que j'ai adopté.

Sophie Bajard est devenue non seulement mon éditrice – le livre que vous avez entre les mains est le quatrième sous ma plume qu'elle publie –, mais une amie très chère qui a largement contribué à faire de Paris ma deuxième demeure d'historien et d'écrivain. Avec son soutien, des lecteurs qui ne m'auraient peut-être pas trouvé en anglais m'ont découvert en français et m'ont accueilli parmi eux. Au musée du quai Branly de Paris, aux Rendez-vous de l'Histoire de Blois, au festival Étonnants Voyageurs de Saint-Malo, au théâtre Le Grand T de Nantes, j'ai été invité à prendre part à des conversations auxquelles je n'aurais pas été convié sans l'accueil que les lecteurs français ont réservé à mes livres.

Le Chapeau de Vermeer avait ceci d'insolite qu'il n'indiquait pas qu'il avait la Chine pour sujet. Avec *Le Léopard de Kubilai Khan*, j'annonce d'emblée la couleur. Mais ces deux livres ont en commun un style délibérément descriptif et une perspective résolument globale. Si le sous-titre vous fait penser à l'*Histoire mondiale de la France* de Patrick Boucheron, cela n'a rien d'un hasard. Nous partageons, Patrick et moi, l'idée qu'il est vital de ne pas appréhender l'histoire comme le récit de la manière dont chaque nation a réalisé ce qu'elle revendique personnellement, mais comme celui de la manière dont chaque nation a été façonnée par des forces qui la dépassaient au point qu'il n'existe pour ainsi dire pas de lieu qui ne soit déjà le monde.

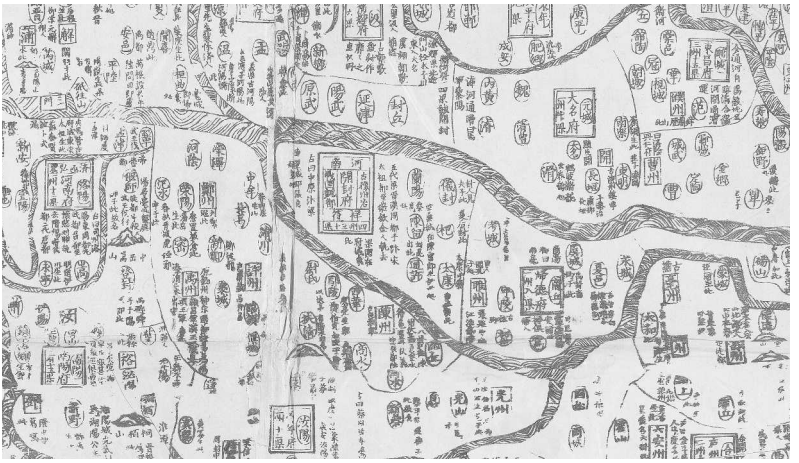
Plusieurs collègues en France m'ont aidé à donner forme à certaines des idées de ce livre. Pierre-Étienne Will du Collège de France a participé à la recherche encore en cours qui sous-tend certains arguments du chapitre 5, tandis que Jérôme Bourgon du CNRS de Lyon a contribué à élaborer l'analyse qui structure le chapitre 12. En avril 2019, alors que je mettais la dernière main à ce livre, on m'a donné la possibilité de présenter quatre de ces chapitres dans le cadre de séminaires à l'École normale supérieure et à l'École des hautes études en sciences sociales.

Je remercie vivement Charlotte Guichard, Silvia Sebastiani et Antonella Romano de m'y avoir accueilli.

Si les lecteurs francophones éprouvent quelque plaisir à lire ce livre, ils le doivent, en définitive, à ma traductrice, Odile Demange. Pour chaque idée, chaque tournure de phrase, elle a saisi ce que je voulais écrire aussi bien, sinon mieux, que je n'aurais pu le faire moi-même.

Note de l'éditrice : cette édition française n'aurait pu voir le jour sans la collaboration étroite de Tim Brook.

Qu'il en soit ici chaleureusement remercié.



INTRODUCTION

Dix mille pays

Vancouver, 2019

Il y a quelques années, un étudiant de troisième cycle plein d'ardeur fouinait dans la section géographie de la bibliothèque asiatique de l'université de Colombie-Britannique (UBC) où je travaille. Il y trouva, soigneusement pliée à l'intérieur d'un cartonnage du XX^e^ siècle, une carte murale chinoise datant de la dynastie Ming (1368-1644). Étalée, cette carte révéla des dimensions impressionnantes : 1,20 m de large sur un 1,35 m de haut (fig. 1). On ne peut pas dire qu'elle avait été perdue. Une cote figurait en effet au dos de son étui et sa fiche, bien qu'incomplète, apparaissait au catalogue de la bibliothèque ; la carte était rangée là, sur les rayonnages en libre accès, et tout le monde pouvait l'en retirer. Personne ne l'avait fait, c'est tout. À son époque, c'était un objet ordinaire qu'on pouvait acheter au prix d'un wok, ou peut-être de deux livres de bon tabac philippin. Aujourd'hui, pareille carte atteindrait des prix faramineux, raison pour laquelle la bibliothécaire a eu la sagesse de la sortir des rayonnages en libre accès et de la mettre sous clé dans le local réservé aux ouvrages précieux.

Cette carte présente l'apparence habituelle d'une production de la dynastie Ming. Elle prête à la Chine une forme rectangulaire conformément à l'hypothèse voulant que si le Ciel est peut-être rond, la Terre est carrée et enferme le pays dans les contours de la Grande Muraille, le long de sa frontière nord et ouest. Mais que figure cette carte, au juste ? À nos yeux, c'est une carte de la Chine, mais le peuple des Ming l'aurait vue différemment : pour eux, c'était une carte du monde. Ils qualifiaient ce type de représentation de *hua-yi-tu*, « une carte des Chinois *(hua)* et des non-Chinois *(yi)* » – ou « barbares » pour donner à ce dernier terme sa vraie connotation. Des cartouches situés dans l'océan identifient des lieux étrangers allant de la Corée et du Japon à Brunei et Malacca, tandis que des pavés de texte relégués dans les déserts au-delà de la Grande Muraille expliquent qui sont les Khitan, les Jurchen, les Mongols, les Turcs et les Tibétains. C'était ainsi, il y a quatre siècles, qu'on concevait une carte du monde ou, plus exactement, une carte de la Chine dans le monde.

Plus j'examinais cette carte, plus je la trouvais mystérieuse et impénétrable. Le colophon de l'éditeur, relégué dans la petite case de l'angle inférieur gauche, indique qu'elle a été imprimée à Nanjing*, capitale secondaire de la dynastie Ming et important centre d'édition, par Ji Mingtai [Maître Ji de la terrasse de renom] dans le courant de l'année *guiwei*. Les années chinoises sont désignées selon un cycle de soixante années et chacune est normalement précédée du titre du règne de l'empereur qui occupe alors le trône, afin de distinguer une année *guiwei* de la suivante. Le modèle de la carte m'en a rappelé une autre visuellement très comparable publiée dans la même ville en 1593, ce qui m'a conduit à penser que ce *guiwei* représentait soit l'année *guiwei* du règne de Wanli, c'est-à-dire 1583, soit celle du règne de Chongzhen, soixante ans plus tard, en 1643. J'ai fini par mettre la main à la bibliothèque Harvard-Yenching de l'université Harvard sur un

* Par souci de cohérence, j'ai conservé dans l'ensemble de cet ouvrage la romanisation des noms chinois suivant le système pinyin adopté par l'auteur. Il sera donc question de Nanjing au lieu de Nankin, de Beijing et non de Pékin, etc. *(N.d.T.)*

exemplaire portant la date intégrale : Chongzhen *guiwei*. Ce qui confirmait la date de 1643.

La carte de 1593, qui avait, selon moi, précédé celle de Vancouver, était une autre grande carte murale, dessinée elle par un instituteur du nom de Liang Zhou. Mise aux enchères par Sotheby's en 1988, elle avait aussitôt redisparu dans une nouvelle collection particulière, mais était restée dans le domaine public suffisamment longtemps pour pouvoir être photographiée et circuler dans les milieux spécialisés. J'ai été définitivement convaincu du lien entre ces deux cartes par la similitude de leur sous-titre : « Avec vestiges humains et comptes rendus d'événements anciens et modernes. » Cette formulation alambiquée, plus proche du texte publicitaire que du descriptif véridique, trahit très probablement une origine commune ou, à tout le moins, une influence mutuelle. Leur titre diffère pourtant. La carte de Vancouver est intitulée *La Carte terrestre des correspondances astrales des neuf provinces*. La référence aux « neuf provinces » et aux « correspondances astrales » est ancrée dans le passé et fait appel à d'anciennes conceptions de la géographie chinoise. La carte de 1593 se nomme elle : *Carte complète des dix mille pays entre le Ciel et la Terre*. Contrairement à celle de 1643, ce titre la présente comme une carte du monde, ce qui est étonnant vu l'interdiction, d'une rigueur variable, que les Ming imposèrent sur les contacts avec le monde qui s'étendait au-delà des frontières de la Chine. Même si nous avons du mal à considérer ces représentations comme des cartes du monde, elles ont absorbé une masse non négligeable de connaissances étrangères. Le meilleur exemple figurant sur la carte de 1593 est la toute première apparition de l'océan Arctique, pôle Nord inclus, des détails que Ji Mingtai a malheureusement supprimés en dessinant sa propre version.

Dans le cartel qui court sur la partie supérieure de son œuvre, Liang révèle sa source : une carte du monde en six planches récemment gravée à Nanjing sur des plaques de pierre afin que tout le monde puisse la consulter. « Pour la première fois », déclare Liang, une carte « vous permet de comprendre avec la plus extrême précision comment le Ciel et la Terre sont contenus ». Il appelle l'auteur de cette merveille le Maître d'au-delà de l'Ouest. S'il ignorait manifestement son nom, nous sommes

mieux informés que lui. Il s'agit en effet de Matteo Ricci, le deuxième missionnaire jésuite à avoir mis les pieds en Chine en 1583, un personnage que nous retrouverons au chapitre 8 de cet ouvrage. Ici pourtant, l'histoire de Liang s'embrouille : Ricci ne s'est rendu à Nanjing qu'en 1598, cinq ans après la date que Liang Zhou a portée sur sa *Carte complète des dix mille pays entre le Ciel et la Terre*.

Pourquoi ce désordre chronologique ? Personnellement, je pense que Liang a dû trafiquer sa date de publication. Sans doute la carte de 1593 s'est-elle effectivement inspirée de celle de 1598, pour la bonne raison qu'elle n'a pas été imprimée en 1593. Liang a antidaté son œuvre pour masquer un fait qui n'apparaît pas autrement et que personne ne semble avoir relevé jusqu'à présent : il portait atteinte aux droits d'auteur d'autrui. Voici comment je reconstitue le déroulement des événements : la carte de Ricci a été affichée dans un lieu public de Nanjing en 1598 ou 1599, un cartographe nommé peut-être Liang en a intégré des éléments dans une version révisée de la carte du monde courante sous les Ming, puis un autre, qui s'est donné le nom de Liang Zhou, a plagié cette carte et l'a présentée comme sa propre création, dissimulant son forfait en modifiant la date de publication. Il est peu probable que l'on retrouve un jour le maillon manquant entre Ricci et Liang, car un très grand nombre de cartes de cette époque ont été détruites lors de la chute de la dynastie Ming en 1644. Celle de Liang contient une autre touche de malice. Dans le colophon étrangement vide situé dans l'angle inférieur gauche figure un avertissement abrupt : « Reproduction interdite » !

Liang était donc un pirate, mais il n'a pas été le seul de cette histoire, comme je n'ai pas tardé à le découvrir. Rappelez-vous que la date de *guiwei* de la carte de Vancouver était incomplète. Peut-être cela tient-il au moment de sa création. Une des conséquences des rotations dynastiques a été la proscription des cartes de la précédente dynastie. Lorsque l'armée d'occupation des Qing parvint à Nanjing en juin 1645, posséder ou imprimer une carte des Ming revenait à déclarer allégeance au régime déchu, autrement dit à commettre un acte de trahison. Un éditeur de cartes avait le choix entre détruire ses blocs de bois ou les retoucher pour en retirer tout ce qui pouvait faire

référence aux Ming. L'espace vide devant *guiwei* pourrait révéler que Ji Mingtai trafiqua ses blocs pour pouvoir continuer à imprimer sa carte après 1645.

Un examen plus attentif a malheureusement eu raison de cette hypothèse pourtant fort commode. La fiabilité de la carte de l'UBC a commencé à prendre du plomb dans l'aile quand j'ai découvert que le premier caractère du nom Mingtai n'était pas le même sur la copie de Harvard. Ji, surnommé « Terrasse de l'illumination » à Harvard, devenait « Terrasse du renom » à Vancouver. Modifier ce caractère central *ming* (« illumination » et « renom » sont de parfaits homonymes) serait comme ouvrir un café éphémère et y accrocher une enseigne Starbukks (sic) : un client distrait pourrait s'y laisser prendre. Dès que j'ai eu la possibilité de comparer les deux cartes dans le détail, j'ai compris que la carte de Vancouver était une copie plutôt bâclée de celle de Harvard. La carte de Ji Mingtai n'était pas l'œuvre du vrai Ji Mingtai. À l'image de Liang Zhou (ou de celui qui a escroqué le vrai Liang Zhou, si tant est qu'il ait jamais existé), mon cartographe s'était rendu coupable de violation du droit d'auteur.

Si ces subterfuges sont amusants à débusquer, ils n'ont rien à voir avec notre objectif, si ce n'est qu'ils prouvent combien le marché des cartes du monde était animé à cette époque. L'élément vraiment intéressant est que ce qui est devenu la carte de Chine « chinoise » standard dans le dernier demi-siècle de la période Ming s'inscrit dans une lignée qui inclut une carte italienne, mais ce n'est pas tout. Dans le cartel figurant dans la partie supérieure de la carte de « 1593 », Liang (ou celui qui se faisait passer pour tel) explique que le Maître d'au-delà de l'Ouest s'est inspiré d'une gravure sur cuivre d'un « monsieur d'Ouluoba ». (« Europe » est un mot qui entre difficilement dans le moule des syllabes chinoises.) Bien que Liang n'ait pas pu nommer ce monsieur européen, c'est à notre portée. Il s'agit d'Ortelius, le grand cartographe d'Anvers du XVI^e^ siècle, dont le *Typus Orbis Terrarum* (Image de la sphère de la Terre) de 1570 couronnait le premier atlas européen. Ayant compris qu'une carte européenne avait le potentiel de supplanter la vision du monde chinoise, Ricci avait écrit à son ancien professeur Claudio Acquaviva, désormais à la tête de l'ordre des jésuites,

pour lui demander de lui envoyer une carte du monde. Grâce aux bons contacts que les jésuites avaient à Anvers, Acquaviva n'eut pas de mal à s'en procurer un exemplaire et à l'expédier en Chine, où Ricci la redessina pour ses amis chinois.

Nous disposons maintenant d'un arbre généalogique qui couvre quatre générations et dont le point de départ est ma bibliothèque universitaire locale : de la *Carte terrestre des correspondances astrales des neuf provinces* de Ji Mingtai à l'*Image de la sphère de la Terre* d'Ortelius, en passant par la *Carte complète des dix mille pays entre le Ciel et la Terre* de Liang Zhou et par la carte de Ricci gravée dans la pierre à Nanjing. Deux Chinois, deux Européens : quelle famille !

Dix mille pays

Ricci intitula sa carte *Carte complète des dix mille pays de la Terre*. L'idée que le monde était formé de dix mille pays n'était pas de son invention. Il avait emprunté ce chiffre au *Livre des changements*, un ancien ouvrage classique de divination vieux de trois millénaires, qui remontait à l'ère des petits États de l'âge du bronze. L'objectif du souverain de cette époque, où il n'existait pas la moindre entité politique qu'on pût appeler Chine, était d'« apporter la tranquillité aux nombreuses choses et aux dix mille pays ». Cette situation de multiplicité évolua lorsque certains de ces États s'emparèrent de suffisamment de ressources et de main-d'œuvre pour détruire leurs voisins. Au tout début du III^e^ siècle avant notre ère, on considérait comme un fait que, « dans l'Antiquité, il y avait eu dix mille pays, alors qu'aujourd'hui, ils ne se chiffrent qu'à une dizaine ». Lorsque ce siècle s'acheva, cette dizaine avait intégralement disparu, à une exception près, le Qin. Ce ne fut qu'après que le souverain de Qin (origine de notre mot « Chine ») eut éradiqué tous les autres États d'un bout à l'autre de la plaine de Chine du Nord et jusque dans la vallée du Yangzi en 221 avant notre ère que le paradigme des dix mille pays disparut. L'Empereur fondateur de Qin, comme il s'appelait lui-même, déclara que ses descendants et lui régneraient à jamais sur Tout sous le Ciel sous forme d'un unique royaume. L'ère des dix mille pays était révolue. L'ère de

la Chine, méga-État unique, toujours en vigueur aujourd'hui, avait vu le jour.

La nouvelle norme était, découvrit-on, autant un mythe qu'une réalité. Toutes les dynasties qui conquirent le pays s'effondrèrent. Celle de Qin enregistra le pire score, puisqu'elle mit moins de quinze ans à se désintégrer. Au cours des mille cinq cents ans suivants, la Chine fut aussi fréquemment scindée en plusieurs États qu'unifiée. Malgré la réalité de la récurrence des chutes dynastiques, ou peut-être à cause d'elle, l'idée d'unité tint bon et s'affirma comme un idéal politique. À chaque effondrement, des concurrents dynastiques rêvèrent de fusionner l'extrémité orientale de l'Eurasie en un royaume unique. Le même rêve hantait certains souverains européens qui songeaient à reconstituer l'Empire romain, mais, loin d'être une norme, cela resta un mirage excentrique qui se volatilisait à chaque tentative de réalisation. Bien que l'Europe et la Chine aient abrité des populations aux effectifs plus ou moins identiques (quelque 120 millions d'habitants en 1600) et aient couvert une superficie approximativement comparable (10 millions de kilomètres carrés), l'Europe demeura une mosaïque de petites souverainetés, alors que la Chine fut à maintes reprises réunifiée en un seul État.

Matteo Ricci était issu de ce monde en mosaïque, qui ne compta jamais dix mille pays, c'est un fait, mais bien plus de dix. Sa tâche de missionnaire était de persuader les habitants d'un monde très différent de renoncer à leurs convictions les plus fondamentales pour adopter un ensemble de normes et de pratiques chrétiennes européennes qui n'avaient rien à voir avec les leurs. C'était une tâche étonnante si l'on songe à l'attachement tenace de la plupart des gens à ce qui les définit à leurs propres yeux. Ricci espérait que la raison suffirait, mais il avait besoin de preuves. Aussi entreprit-il, au cours de la première année de son séjour en Chine, de dessiner des cartes du monde à l'intention de ses visiteurs. Il voulait leur montrer d'où il venait, mais aussi leur faire comprendre qu'il existait d'autres façons d'organiser le monde et d'autres possibilités d'imaginer la vie, la mort et le salut, et que son approche de ce savoir était plus solidement ancrée dans la réalité que la leur. Il avait pour dessein de détrôner la cosmologie traditionnelle qui plaçait la Chine au centre d'un monde et reléguait toutes

les autres cultures en périphérie, où elles s'éloignaient progressivement de la civilisation pour s'enfoncer dans une barbarie de plus en plus profonde d'où rien de bon ne pouvait émaner. Existait-il meilleure méthode pour désorienter les gens et leur faire perdre leurs repères que de dessiner une image du monde tel qu'il était « vraiment » ? C'est ainsi que Ricci évoqua les dix mille pays dans le titre de sa carte, dans l'espoir de persuader les Chinois qu'il existait davantage de pays aussi civilisés que la Chine que leur philosophie n'en pouvait rêver. Si Ji Mingtai n'était pas prêt à adopter intégralement cette nouvelle vision, ce qui le conduisit à supprimer les « dix mille pays » de sa carte, Liang Zhou et d'autres l'étaient. L'expression « dix mille pays » devint la formule habituelle, en chinois comme en japonais, pour désigner le monde jusqu'au début du XX^e^ siècle. La tension entre un seul pays et dix mille autres n'en persista pas moins, et elle est au cœur de l'histoire que je raconte dans cet ouvrage.

Le Grand État

Dans la présentation conventionnelle de l'histoire chinoise, la Chine est devenue ce pays unique en 221 avant J.-C. J'ai choisi dans cet ouvrage de raconter cette histoire autrement. Remonter à plus de deux millénaires dans le passé nous entraîne à une telle distance du présent que les effets réels sont submergés par des éléments formels qui, à mes yeux en tout cas, sont tout au mieux purement symboliques. Si le passage de plusieurs pays à un seul a indéniablement été une importante barrière à franchir, j'ai préféré concentrer mon attention sur une transition plus récente : le moment du XIII^e^ siècle où le mouvement de balancier dynastique qui faisait osciller la Chine entre des domaines unifiés et des royaumes dispersés s'est arrêté plus ou moins définitivement et où elle a été soumise à l'occupation des descendants mongols de Chinggis (Gengis) Khan. À la suite de cette deuxième grande unification, la Chine est devenue un pays fondamentalement différent. La gloire des dynasties Tang et Song antérieures à l'invasion mongole est incontestable, et les héritages de dynasties issues d'un passé encore plus lointain ont continué à façonner la culture chinoise. Mais, pour

l'historien que je suis, attaché à une vision à long terme, la Chine d'aujourd'hui est bien davantage l'héritière de l'époque mongole que de celle de Qin. Certains lecteurs ne seront pas de mon avis, toutefois cela ne devrait pas les empêcher d'apprécier les histoires que je raconte dans ce livre, ni de suivre la courbe d'évolution qu'elles tracent.

Le concept dont j'ai besoin pour raconter ce nouveau récit n'a rien de courant dans les histoires de la Chine. Le Grand État est un concept de l'Asie intérieure. Les Chinois d'aujourd'hui ne reconnaîtraient pas cette expression, et l'admettraient moins encore, et pourtant, elle a largement façonné la pensée politique chinoise depuis l'époque de Kubilai Khan. Avant les années 1270, la Chine était un État dynastique où une famille monopolisait le pouvoir central parce que, selon la théorie en vigueur, le Ciel lui avait confié un mandat de gouvernement exclusif. L'arrivée des Mongols marqua un changement, imposant la conviction plus profonde que ce mandat incluait le droit d'étendre l'autorité de cette unique famille au monde entier et d'intégrer toutes les entités politiques et tous les dirigeants en place dans un système où la puissance militaire était primordiale. Tel était le Grand État, et c'est ce que la Chine est devenue.

Le concept de Grand État est tardif, puisqu'il n'apparaît que dans les années qui ont immédiatement suivi l'ascension de Gengis au rang de grand khan des Mongols en 1206. L'expression en mongol est *yeke ulus* (*yeke* voulant dire « grand » et *ulus* « État »). Une fois Gengis confirmé comme souverain du *Mongqol ulus*, l'État mongol, il s'engagea dans la construction d'une nouvelle entité politique, plus vaste, pour absorber les territoires qui tombaient aux mains de ses armées. À en croire un récit, l'expression fut suggérée aux Mongols par d'anciens fonctionnaires du Grand État Jin, une entité politique Jurchen qui gouvernait le nord de la Chine au XII^e^ siècle et que les Mongols détruisirent lors de leur accession au pouvoir. Cette nouvelle entité politique prit finalement le nom de *Yeke Mongqol ulus*, le Grand État mongol. Ce concept proclame que les frontières d'un territoire politique n'ont rien de naturel et que l'objectif de la souveraineté est d'agrandir le royaume par la conquête. On parle souvent d'Empire mongol pour désigner cette nouvelle entité politique, mais je préfère m'en tenir à l'expression mongole pour

ne pas associer cette transformation historique aux expériences européennes d'empires. Peut-être s'agit-il de la même chose, toutefois cela reste à prouver.

Si tous les dirigeants de Chine depuis le XIII^e^ siècle n'ont pas été des conquérants heureux, tous ont présenté leur régime comme un Grand État. Kubilai Khan l'a fait en 1271, en annonçant à ses sujets chinois qu'il créait le *Da Yuan*, le Grand État Yuan. Zhu Yuanzhang a suivi ses traces quand il a proclamé la fondation du *Da Ming*, le Grand État Ming, en 1368. Et Huang Taiji les a imités en 1636 lorsque, en qualité de grand khan des Mandchous, il a établi le *Da Qing*, le Grand État Qing qui finirait par absorber les Ming en 1644. Ce n'est qu'en 1912, avec la fondation d'un État du peuple, ou plutôt d'une république pour reprendre la traduction courante, que la nomenclature de Grand État a disparu en Chine – bien qu'elle survive en Corée, pour des raisons historiques complexes qui n'ont rien à voir avec l'héritage de l'impérialisme japonais. *Daehan Minguk*, nom officiel de la Corée du Sud, signifie en effet, dans sa traduction littérale, République du Grand État coréen.

Ce livre n'est pas une histoire politique de la Chine, mais j'ai constaté que le concept de Grand État m'était indispensable pour donner un cadre aux histoires que je raconte sur les relations qui se sont nouées entre Chinois et non-Chinois au cours des huit derniers siècles. Le souverain du Grand État était paré d'une autorité potentiellement universelle : ceux qui vivaient à l'intérieur de cet État devaient se soumettre à son autorité, ceux qui vivaient à l'extérieur devaient s'en remettre à elle. Le concept est important, car c'était une réalité fondamentale pour ceux qui devaient allégeance au Grand État comme pour ceux qui s'y rendaient depuis des régions situées au-delà de sa portée. Il apportait l'architecture symbolique des espaces d'interaction entre Chinois et non-Chinois. Il colorait les termes dans lesquels ils s'imaginaient eux-mêmes. Il parfumait l'air moral qu'ils respiraient. Savoir que vous étiez chinois, c'était notamment savoir que vous viviez sous le dais du Grand État. Même les pirates du chapitre 5 qui dépouillèrent des naufragés coréens de leurs ultimes possessions se vantaient d'être les sujets du Grand État – ne reculant pas devant l'anachronisme, ils déclarèrent être les sujets du Grand État Tang, alors que le pouvoir était

exercé par les Ming – et tenaient à ce que les étrangers dont les bateaux naviguaient dans les eaux littorales chinoises le sachent et en soient dûment impressionnés.

Raconter cette histoire

Tout ce qui se passe dans ce livre s'est produit sur des toiles de fond nationales, dans des contextes internationaux et à des échelles mondiales. En racontant ces récits, j'ai cependant choisi de me concentrer, dans toute la mesure du possible, sur ce qui est arrivé à des êtres réels, dans des cadres locaux particuliers : à bord de bateaux mouillés au large de la côte du Zhejiang en février 1488, par exemple. Je vous encourage à réfléchir plus largement aux relations de la Chine avec le monde et à la manière dont l'histoire peut façonner le présent, mais c'est à vous de procéder à ce changement d'échelle. Ma mission est de vous livrer treize récits échelonnés sur sept siècles et demi, qui vous permettront de construire cette histoire plus vaste (carte 1). Aussi, au lieu de vous faire défiler dans la grande avenue de l'histoire chinoise, je vous offre une série de portraits intimes de personnages – chinois aussi bien que non chinois –, témoins de l'importance que le monde a eue pour la Chine, de l'importance que la Chine a eue pour le monde et de la présence constante de la Chine dans le monde, et aussi de la manière dont ces hommes pris entre la Chine et le monde ont appréhendé cette tension et ont donné un sens à leur vie.

Voilà pourquoi tous les personnages de ce livre ne sont pas chinois. En fait, dans les trois premiers chapitres, qui couvrent la période que la chronologie chinoise appelle la dynastie Yuan (1271-1368), les Chinois sont éclipsés par les non-Chinois. Le sujet du premier chapitre est un Mongol, Kubilai Khan, le souverain qui a intégré la Chine au sein du Grand État mongol. Observer Kubilai en action nous permet d'imaginer la nature du régime politique que les Mongols ont établi en Chine et d'où découle une si grande partie de son histoire ultérieure. Au chapitre 2, notre regard se déplacera de la terre vers la mer et nous examinerons les tentatives mongoles pour dominer le monde maritime au-delà de la Chine. Pour ce faire, nous

suivrons le voyage de Marco Polo, dans le sillage d'une princesse mongole se rendant en Perse, au terme duquel il rentra chez lui à Venise. Dans le chapitre 3, nous nous pencherons plus largement sur le continent eurasiatique pour reposer une vieille question : la Peste noire qui a ravagé le Proche et le Moyen-Orient ainsi que l'Europe dans les années 1340 a-t-elle également frappé la Chine et, le cas échéant, quel enseignement pouvons-nous en tirer sur la présence de la Chine dans le monde ? Les Européens et les Mongols dominent ce chapitre, essentiellement parce que les recherches fondamentales sur l'histoire de la peste en Chine restent à mener.

La partie suivante nous mène à la période du Grand État Ming (1368-1644). Le chapitre 4 reprend certaines des questions évoquées au chapitre 2 ; nous y verrons comment le troisième empereur Ming, imitant ses prédécesseurs Yuan, a envoyé un siècle plus tard des armadas dans l'océan sur la même voie maritime que celle qu'avait empruntée Marco Polo. Le personnage principal de cette histoire est Zheng He, l'eunuque impérial dont certains ont voulu faire le Christophe Colomb chinois, une comparaison qui passe à côté du caractère tout à fait singulier de ses voyages. Le chapitre 5 commence lui aussi en mer, mais quitte l'océan Indien pour rejoindre les eaux littorales chinoises où des Coréens dont le navire avait perdu le cap sont contraints de négocier avec un large éventail de Chinois comprenant des pirates aussi bien que des gouverneurs, lors de face-à-face parfois menaçants. Ce chapitre se situe en 1488, une époque où la politique impériale avait abandonné les grands desseins des premiers empereurs Ming au profit d'une politique inquiète de renforcement des frontières entre Chinois et non-Chinois, aussi bien au niveau des individus qu'à celui de l'État. Ce chapitre s'intéresse aussi au commerce des chevaux qui constitua un lien entre économies coréenne et chinoise au cours de cette période.

L'existence d'une frontière commune avait donné aux Coréens plusieurs siècles d'expérience de relations avec le Grand Frère et ils savaient se montrer prudents quand ils traitaient avec les Chinois, à titre officiel aussi bien que privé. Les Européens n'avaient pas cette expérience. Le chapitre 6 les surprend à l'aube de cette prise de contact, lorsque des Portugais arrivèrent

sur la côte sud de la Chine et cherchèrent vainement à nouer des contacts fructueux avec des fonctionnaires chinois. Le chapitre 7 passe à l'histoire de l'adaptation des Européens à la Chine à partir de l'île de Java où Chinois et Anglais, négociant pour la première fois, se livrèrent à des violences mutuelles, les membres de chaque camp cherchant à s'enrichir aux dépens des autres. Le chapitre 8 élargit cette recherche en explorant le terrain de connaissance que des Européens et des Chinois s'efforcèrent de créer entre eux lorsque des individus issus de ces deux cultures durent essayer de se comprendre réciproquement. C'est ici que nous rencontrerons Matteo Ricci, parmi d'autres missionnaires jésuites, cherchant à adapter sa religion à la situation chinoise et ne réussissant que lorsque les Chinois se montrèrent disposés à faire plus de la moitié du chemin vers eux et à leur indiquer comment faire.

La dynastie Ming tomba aux mains des Mandchous en 1644. Le chapitre 9 retrace le bouleversement que constitua cette expérience à partir des journaux intimes de plusieurs Chinois qui assistèrent avec effroi à l'invasion des Mandchous et à la lente marche en avant du Grand État Qing vers le Sud pour s'emparer de leur pays. Si la nature politique du Grand État s'était atténuée sous le règne des derniers empereurs Ming, elle se réaffirma de plus belle sous les Mandchous. Nul ne pouvait savoir en 1645 ce que cette conquête représenterait pour la Chine, mais tous se rappelaient l'occupation mongole et se demandaient si elle offrait une analogie pertinente avec les événements qu'ils vivaient et ce à quoi ils pouvaient s'attendre.

Étrangers, les Mandchous eurent besoin d'aide pour mettre au pas les peuples d'Asie intérieure rivaux. Le chapitre 10 nous conduit dans un monastère bouddhiste de Kokonor à la périphérie de la domination mandchoue en 1719, moment où le fils de l'empereur et le septième dalaï-lama négocièrent les conditions de l'invasion du Tibet par le Grand État Qing l'année suivante. Cette invasion, qui avait pour objectif de chasser les Mongols du Tibet, conduirait à son occupation par les Mandchous à la suite d'une série d'événements qui se révélèrent déterminants pour la position politique de la Chine en Asie intérieure et empêchent aujourd'hui encore le règlement de la relation mouvementée entre la Chine et le Tibet.

Au chapitre 11, nous quittons la terre pour reprendre la mer et revenir sur la lente évolution des liens de la Chine avec l'Ouest en suivant les tentatives d'un marchand suisse pour amasser du profit en faisant du commerce à Canton. Dans les années 1790, les Européens venaient encore quémander auprès du Grand État Qing. Vers le milieu du XIX^e^ siècle, cette relation bascula en même temps que le prestige des Qing s'érodait et que des étrangers allaient et venaient avec une assurance croissante. Un des corollaires de cette évolution fut l'exportation de main-d'œuvre en direction de l'Empire britannique. Le chapitre 12 retracera les mésaventures d'un Chinois anonyme et de son bourreau hollandais pris dans ce commerce de coolies en Afrique du Sud en 1905. Mais la Chine conservait encore suffisamment d'importance, d'une manière étrangement indirecte, pour que cet événement permette aux libéraux de remporter les élections britanniques à la fin de cette année-là, ce qui, entre autres conséquences, eut pour effet de faire entrer Winston Churchill au gouvernement en tant que sous-secrétaire aux Colonies.

Six ans plus tard, le Grand État Qing s'effondra et une nouvelle génération de soldats et d'intellectuels chinois se présenta pour prendre le pouvoir politique aux Mandchous, remplaçant le Grand État Qing par la République de Chine (1912-1949). On espérait ardemment que la longue histoire d'occupation étrangère, d'abord par les Mongols puis par les Mandchous, était enfin arrivée à son terme, mais cet espoir fut déçu. Vingt ans plus tard, le Grand État japonais *(Dai Nippon)* s'engagea dans sa première incursion armée sur le continent chinois avant de lancer en 1937 des interventions militaires qui marquèrent le début de la Seconde Guerre mondiale. Une fois encore, la Chine subit le joug étranger. Le chapitre 13 nous conduit un an après la fin de cette occupation pour suivre le procès en trahison d'un homme politique chinois qui choisit de collaborer avec les Japonais pendant l'occupation et se retrouva ainsi du mauvais côté de l'histoire.

La République populaire de Chine, fondée en 1949, a juré de ne plus jamais laisser un conquérant étranger envahir la Chine. Cette période se situe au-delà des limites de cet ouvrage, mais

dans l'épilogue, je livre quelques réflexions sur certaines continuités qui s'étendent jusqu'à notre siècle.

« Quel est cet endroit ? »

Si quelque chose m'a guidé tout au long de ce projet, c'est le souci de réduire la distance que les Chinois et les non-Chinois ont l'habitude de mettre entre eux. Certes, la Chine diffère par certains traits du reste du monde. Il nous serait impossible sans cela d'en parler sérieusement en niant cette réalité. Mais il me semble que nous avons de meilleures chances d'en voir davantage en cherchant les ponts qu'en signalant les brèches. C'est particulièrement vrai aujourd'hui où une grande partie du monde observe avec méfiance tous les faits et gestes de la Chine.

Ces relations n'ont pas toujours été aussi hostiles. Comme le rappelait Voltaire à ses contemporains : « Quelle honte pour l'esprit humain que de petites nations pensent que la vérité n'est que pour elles [les petites nations en question désignant les États européens] et que le vaste empire de la Chine est livré à l'erreur ! » Voltaire faisait cette réflexion dans le cadre d'un combat d'arrière-garde en faveur de la tolérance, en un temps où les Européens devenaient de plus en plus belliqueux dans leurs relations réciproques et avec le reste du monde. Alors que l'Europe étendait son pouvoir et que le Grand État Qing voyait ses capacités réduites, l'équilibre de l'opinion publique changea. En 1818, Thomas De Quincey, écrivain romantique anglais, évoquait dans ses *Confessions d'un mangeur d'opium anglais* – nées sous l'influence de la drogue qui arriva en Grande-Bretagne comme conséquence involontaire de l'envoi par les Britanniques d'opium indien en Chine – sa crainte d'être « transporté en des pays asiatiques ». « J'ignore, disait-il, si d'autres personnes partagent mes sentiments sur ce point, mais j'ai pensé souvent que si j'étais contraint d'abandonner l'Angleterre pour aller vivre en Chine, si je subissais les coutumes, les façons de vivre, les paysages chinois, je deviendrais fou. » Il fut un temps où cette opinion était traitée comme des propos sensés.

Je suis allé en Chine pour la première fois à la fin de mes études en 1974. En ce temps-là, le pays était largement fermé au monde, mais j'ai pu faire ce voyage parce que cet état d'isolement commençait à changer. Contrairement à certains de mes condisciples de ce programme officiel d'échanges, je n'imaginais pas découvrir à Beijing une alternative viable au capitalisme occidental. Aucune utopie socialiste ne nous y attendait. Mais je m'attendais à trouver un lieu différent de tous ceux que j'avais visités. Je n'ai pas été déçu. À chaque coin de rue, ou presque, je décelais un tissu de la vie sociale très différent de celui dans lequel j'avais grandi. Il m'a semblé que la Chine était un bon endroit à partir duquel repenser le monde.

Bien sûr, il y a eu des fossés et des malentendus entre les gens au milieu desquels je vivais et moi, mais j'estimais qu'il m'incombait de les surmonter sans renoncer à ma dignité, au lieu de rendre notre différence réelle puis de me retrancher derrière elle.

Il n'empêche que j'ai vécu certains moments étranges, où mes appels à ce qui pouvait nous rapprocher sont tombés dans l'oreille d'un sourd. Je me rappelle ainsi un après-midi où je suis allé à vélo de l'université de Beijing au Temple Jaune, perdu dans une zone mi-résidentielle mi-industrielle à l'intérieur de la boucle nord du troisième périphérique. L'empereur Qing avait ordonné la construction de ce temple en 1651 en prévision de la visite à Beijing du cinquième dalaï-lama. Le dalaï-lama et lui manœuvraient pour définir une relation adéquate entre l'autorité militaire du Grand État mandchou et l'autorité spirituelle de l'école du bouddhisme tibétain. Les Mandchous avaient terriblement besoin de la bénédiction du dalaï-lama s'ils voulaient dominer le vaste territoire mongol qui échappait encore à leur emprise et qui considérait ce dernier comme son chef spirituel. Un alignement politique de celui-ci avec le nouveau régime Qing pouvait ainsi être déterminant pour les ambitions mandchoues en Asie intérieure. L'heureux résultat de ces négociations pour les Mandchous fut que le dalaï-lama accepta l'invitation à se rendre à Beijing. Il fallait disposer d'un palais digne de la plus haute émanation du Bouddha sur terre, et c'est ainsi que le Temple Jaune fut construit. J'étais curieux de voir le site de cette histoire.

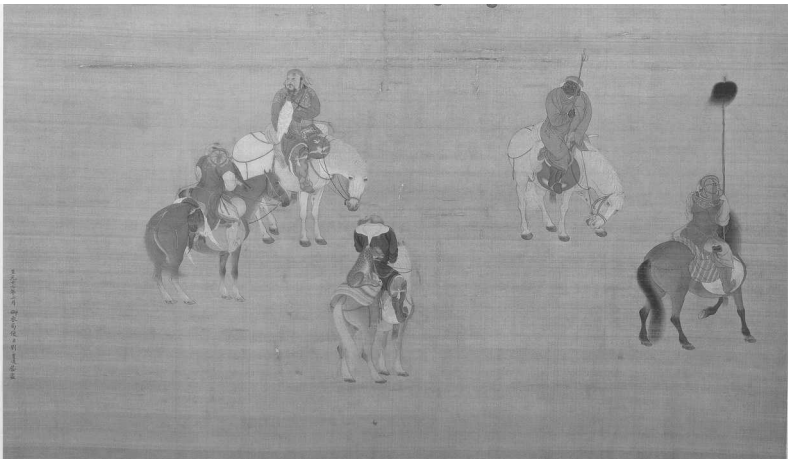
Le temple n'était pas ouvert aux visiteurs ; il n'y avait même pas de panneau indiquant qu'il était là. Lorsque je me suis approché de la grille d'entrée par une belle journée venteuse, un gardien s'est dirigé vers moi avec une expression entre indifférence et hostilité. Au lieu de révéler ce que je savais du temple et de mettre mon interlocuteur sur la défensive, j'ai décidé d'adopter une aimable attitude touristique.

« *Zhe shi shemma difarng* ? » ai-je demandé avec mon plus bel accent pékinois : « Quel est cet endroit ? »

« *Zhe meiyou shemma difarng* », m'a-t-il répondu : « Ce n'est pas un endroit. »

Notre conversation a pris fin sur cette réplique. Nous nous trouvions devant un symbole aussi intéressant qu'un autre du passé impérial richement complexe et troublé de la Chine, mais j'appartenais à la catégorie des espions étrangers, le gardien était un employé subalterne de l'État de sécurité nationale, et rien ne pouvait passer entre nous. Mieux valait pour lui comme pour moi nier l'existence même du Temple Jaune. Je n'ai pas insisté et je suis reparti sur mon vélo.

Cette rencontre a ressemblé à beaucoup d'autres au cours de ces jours passés de l'autre côté du miroir, alors que j'essayais d'absorber tout ce que je voyais autour de moi et me heurtais à un État anxieux, désireux de me barrer la vue de tous côtés. Avec les gens ordinaires, j'ai adapté ma façon d'être à la leur, comme ils le faisaient à mon égard, j'ai appris leur langue et nous nous sommes bien entendus. Malgré le terrible cauchemar de De Quincey, j'ai réussi à vivre en Chine, au milieu des coutumes, des façons de vivre et des paysages chinois sans devenir fou. J'ai découvert un pays qui m'a intrigué et des êtres qui m'ont entraîné dans toute une vie d'enseignement et de réflexions à propos d'un lieu situé à l'autre bout du monde. Ce livre est une somme possible de ce que j'y ai trouvé.



1

Le grand khan et son portraitiste

Xanadu, 1280

Permettez-moi de vous présenter une des peintures les plus impressionnantes du XIII^e^ siècle (fig. 2). Elle est aussi grande que moi, le rouleau sur laquelle elle est montée encore plus long et sa palette de couleurs assez éclatante pour que les personnages semblent jaillir littéralement de la soie. Elle a été réalisée en 1280. Le peintre, Liu Guandao, qui avait alors tout juste 21 ans, avait répondu à une commande de la Cour lui réclamant un portrait de son monarque, Kubilai Khan. Si le résultat était conforme aux attentes du grand khan, c'est que celui-ci ne lui avait pas demandé le portrait traditionnel de l'empereur chinois, vieillard assis passivement sur un trône et regardant le peintre d'un regard las. Kubilai voulait une image dynamique. Il voulait être considéré par ses courtisans non pas comme une potiche, mais comme un guerrier. Existait-il pour pareille œuvre d'art cadre plus pertinent qu'une chasse royale ? Kubilai adorait les grandes parties de chasse qui lui donnaient l'occasion, en même temps qu'à ses guerriers, de s'entraîner à la pratique de la guerre tout en assurant l'approvisionnement en viande de la maisonnée impériale. Élément tout aussi essentiel,

elles lui permettaient de mener ses hommes et de s'afficher à la fois en tant qu'empereur aux yeux de ses sujets chinois et que grand khan à ceux de ses sujets mongols.

Pour signaler la présence du grand khan, Liu Guandao a attribué à un cavalier représenté dans l'angle inférieur droit de l'image un *tugh*, une longue perche couronnée d'une touffe de crins de cheval. Porter un *tugh* blanc signifiait qu'on venait en paix. Un *tugh* noir annonçait la guerre. Autrement dit, Kubilai n'était pas seulement à la chasse ; il commandait une armée. Il ne faut cependant pas y voir une scène de guerre, car son épouse chevauche à son côté. Pendant presque parfait de son seigneur vêtu d'écarlate, elle porte une tenue blanche et s'est tournée dans la même direction que lui pour regarder l'archer tirer un oiseau en vol. L'impératrice, et plus proche conseillère de Kubilai durant presque trente ans, était une Mongole de dix ans sa cadette qui s'appelait Chabi. Si lui-même fait largement son âge sur cette illustration, ce n'est pas le cas de sa compagne, et ce, pour une bonne raison : ce n'est probablement pas Chabi. Au moment où cette peinture a été réalisée, elle souffrait déjà de la maladie qui allait l'emporter au printemps suivant. Bien que la femme figurée ici puisse être Chabi rajeunie par l'imagination du peintre, la tonalité réaliste de cette œuvre me donne à penser qu'il pourrait s'agir de sa jeune cousine, Nambui, qui devint l'épouse de Kubilai après la mort de Chabi.

Mais le sujet de cette peinture n'est pas la relation entre Kubilai et Nambui. C'est sa position de seigneur du royaume. Pour répondre à un dessein aussi capital, Liu Guandao dut mobiliser tous ses talents artistiques. Kubilai avait atteint l'âge avancé de 65 ans, il buvait plus que de raison et n'avait plus ni la force de bander un arc lourdement lesté, ni la stabilité nécessaire pour toucher une cible, ce qui interdisait à Liu de le mettre en scène au grand galop, décochant des flèches contre sa proie. Il recourut donc à plusieurs procédés ingénieux pour contourner ce problème. Le premier consistait à représenter Kubilai vêtu d'un immense manteau d'hermine blanche jeté sur sa robe impériale, pivotant sur sa selle pour suivre l'action comme s'il y prenait part. Le deuxième fut de le placer près du centre, mais pas exactement au centre de la peinture, pour donner l'impression qu'il participait au mouvement dynamique de la scène.

Le troisième stratagème, le plus habile, fut de le situer comme l'a fait Liu sur la base du triangle qui structure l'action principale de la peinture. Sur la gauche, un archer à cheval vise deux oiseaux en vol juste au-dessus de la tête de Kubilai – des oiseaux que la plupart des spectateurs ne remarquent pas de prime abord. Équilibrant cet archer sur la droite, un saluki, un lévrier persan, attend la chute d'un des oiseaux. Les salukis, qui chassent à vue, étaient réputés mieux repérer les oiseaux que l'œil humain. Kubilai ne chasse pas. Son arc, rangé dans son étui, est resté entre les mains de son porteur d'arc plus âgé, représenté derrière lui. Notez cependant l'arrière-train et la queue d'une dépouille animale jetée sur la croupe de son cheval, qui suggère que Kubilai a déjà abattu sa proie.

Un deuxième drame se déroule au premier plan, littéralement aux pieds de Kubilai. Le cavalier en bas à gauche tient un gerfaut sur son poing droit et a déposé derrière sa selle les dépouilles de la chasse – une perdrix, ainsi qu'une aigrette. Le cavalier à ses côtés a sur le poing un gerfaut blanc encore plus impressionnant, aux yeux couverts d'un chaperon rouge. Mais l'animal le plus frappant de cette scène de chasse est le plus proche du spectateur. Muselé, harnaché et attaché à la selle, un léopard est perché sur une couverture rayée de couleurs vives, sur la croupe du cheval au premier plan.

Liu a dû être impressionné à la vue de léopards montés sur des chevaux. Les Chinois n'utilisaient pas ce genre de bêtes pour la chasse, raison de plus pour qu'il en introduise un dans la peinture. Liu n'a pas inventé ces détails. Nous connaissons le goût de Kubilai pour les léopards et les rapaces grâce à la description qu'en donne un de ses courtisans dans les Mémoires qu'il a consacrés à ses années de service auprès du grand khan (fig. 3). Kubilai, dit le chroniqueur, se promène souvent dans son parc « avec un léopard derrière lui sur le dos du cheval. Quand il voit une bête qui lui plaît, il laisse aller le léopard qui saisit la bête et il la donne à manger aux oiseaux qui sont en cage. Il fait ça pour son plaisir ». Il relate que le grand khan possédait des lynx et même quelques lions pour la chasse. Ces animaux-là lui étaient plus familiers. Après tout, le lion ailé de saint Marc surmontait une colonne de sa ville natale. Ce courtisan était vénitien. Il s'appelait Marco Polo.

Marco Polo à Xanadu

Marco Polo était issu d'une famille de prospères marchands qui voyagèrent pour affaires dans toute la Méditerranée orientale et au-delà. Bien qu'il fût né à Venise, ses origines familiales se situaient probablement sur la côte dalmate, de l'autre côté de l'Adriatique, une région aujourd'hui rattachée à la Croatie. Marco ne fut pas le premier membre de sa famille à rencontrer Kubilai Khan. Avant même sa naissance en 1254, son père Niccolò et son oncle Maffeo s'en allèrent commercer d'abord au Levant avant de regagner Constantinople, puis plus à l'est, jusque dans l'Empire mongol, où ils rencontrèrent le grand khan en 1265.

Quand Niccolò et Maffeo repartirent pour l'Europe, Kubilai leur demanda de se faire accompagner, lors de leur prochain séjour, par une centaine d'érudits chrétiens. Leur absence dura dix ans et lorsqu'ils revinrent chez Kubilai, ils n'eurent à lui présenter que les salutations du pape. Ils avaient cependant amené avec eux quelqu'un qui ferait plus que quiconque pour façonner la vision européenne de la Chine. C'était le fils de Niccolò, Marco. Marco avait 17 ans en 1271 quand leur groupe partit de Venise pour l'Asie. Ce voyage dura finalement trois ans et demi, et ils n'atteignirent Shangdu, la Capitale suprême, qu'en 1275. Marco trouva la capitale de Kubilai « grande et très riche ». Il en donna une description si captivante que cinq siècles plus tard, en 1798, le poète Samuel Taylor Coleridge, s'étant assoupi en lisant les Mémoires de Polo, s'éveilla d'un rêve prodigieux et composa l'un des premiers vers les plus célèbres de toute la poésie anglaise :

En Xanadu donc Kubla Khan
Se fit édifier un fastueux palais.

La traduction que lisait Coleridge rendait Shangdu sous la forme de Xamdu. Mais comme il avait choisi un mètre iambique, le poète dut ajouter une troisième syllabe à celles de ce toponyme. Pour ce faire, il supprima le « m » et le remplaça par « na », forgeant le mot qui est entré dans la langue anglaise pour désigner un lieu magnifique regorgeant de merveilles idylliques. Xanadu est incorrect en chinois, mais comme il s'est

imposé en anglais, j'utiliserai dans cet ouvrage le nom que donne Coleridge à la Capitale suprême de Kubilai.

Après avoir passé vingt-quatre ans à sillonner l'Asie en tous sens, Marco ne regagna l'empire maritime vénitien bien plus exigu que pour se trouver pris dans une de ses éternelles et brèves guerres contre Gênes, qui lui disputait le contrôle du commerce méditerranéen. Il finit par partager une cellule de prison avec un romancier du nom de Rustichello da Pisa, qu'il régala des récits de ses exploits asiatiques. Rustichello estima que ces histoires méritaient d'être mises par écrit, et les deux prisonniers tuèrent le temps en rédigeant un long compte rendu des pérégrinations de Marco Polo. Rustichello a certainement marqué de son empreinte cet ouvrage, qui se lit en effet aussi bien comme un roman que comme un récit de voyages ; et puisque un roman se doit d'avoir un héros, le sien est Kubilai Khan.

Pour attirer l'attention sur son personnage principal, Rustichello reconstitue dans le prologue la scène de la première rencontre entre Marco Polo et « l'homme le plus puissant, en hommes, terres et trésors qui ait jamais été au monde et qui soit, depuis le temps d'Adam, notre premier père jusqu'à aujourd'hui ». Marco le décrit plus loin comme « de belle taille, ni petit ni grand mais de taille moyenne », ce qui correspond assez bien à la représentation de Liu. Il observe que Kubilai avait « des formes pleines » et « le teint blanc et rose », reconnaissant ainsi à demi-mot que le grand khan était obèse et grand buveur.

La rencontre eut lieu dans la salle d'audience bondée de Kubilai à Xanadu. Le père et l'oncle de Marco s'agenouillèrent devant lui et « se prosternèrent tant qu'ils purent ». Ce cérémonial achevé, le grand khan les « fit se remettre debout et les reçut avec de grands égards, les fêta très chaleureusement ». À l'issue de ses premiers échanges avec Niccolò et Maffeo, Kubilai remarqua la présence de Marco qui se tenait derrière eux et s'enquit de l'identité de ce jeune homme.

« Sire, dit son père messire Nicolo, c'est mon fils, et votre vassal. »

L'entrée en matière était idéale pour un jeune homme désireux d'entrer au service du grand khan. Que les Polo proposent

leurs bons offices à ce souverain n'avait rien d'insolite. Ils comptaient parmi les nombreux Européens et autres venus faire des affaires ou chercher un emploi dans l'Empire mongol. Être embauché par Kubilai pouvait être un engagement à vie. Les Polo restèrent à son service pendant dix-sept ans avant d'être enfin renvoyés chez eux en mission diplomatique.

La description que donne Polo du palais et des jardins de Xanadu – le passage du récit où Coleridge s'est assoupi – est enthousiaste. « Un immense palais de marbre et d'autres pierres ornementales » abritait d'innombrables salles et pièces lambrissées d'or, « tout le bâtiment merveilleusement embelli et richement décoré ». Le palais n'était pas réellement en marbre, et n'en était même pas revêtu. Les Chinois n'avaient en effet pas coutume de construire des édifices monumentaux en pierre. En réalité, Rustichello a fait du calcaire blanc des terrasses sur lesquelles reposaient les bâtiments (et dont on peut encore voir quelques vestiges sur place) le matériau de la construction tout entière. Il cherchait à impressionner les lecteurs européens par le faste du palais de son héros, et les Vénitiens s'attendaient à ce que les palais aient des façades de marbre.

Au-delà du mur nord, qui était également celui de la ville, s'étendait un immense domaine de chasse « entourant et encerclant six bonnes lieues de parc bien irrigué par des sources et des ruisseaux et avec nombre de belles pelouses », l'image que se faisait Polo des prairies mongoliennes s'étendant à l'infini. « On ne peut entrer dans ce parc que par le palais. Ici, le grand khan garde du gibier de toute sorte, tel que cerfs, daims, biches », car Kubilai est « un athlète accompli et éprouve grand ravissement à chasser les oiseaux avec des faucons et des gerfauts ». Polo évoque ensuite la diversité des animaux dressés pour la chasse que possédait le grand khan : plus de 200 gerfauts ainsi que des faucons plus nombreux encore. « Une fois par semaine, il vient en personne les inspecter dans les volières », ou « fauconneries ». Le détail le plus frappant de sa description est la superbe yourte dressée au centre du domaine de chasse : « Elle est posée sur des piliers dorés et vernis, sur chacun desquels se dresse un dragon, entourant le pilier de sa queue et soutenant le toit de ses membres étirés. Le toit est également fait de jonc, si bien vernis qu'il est tout à fait

étanche. » Il conclut en précisant qu'elle « peut être déplacée à sa guise ; car elle est maintenue en place par plus de deux cents cordes de soie ». Cette yourte est devenue le dôme de plaisir de Coleridge.

Rien dans la peinture de Liu Guandao ne nous permet de localiser précisément la scène représentée. Polo évoque des parties de chasse aux environs de Beijing qui rassemblaient des milliers d'hommes et d'animaux dressés à cette fin, mais manifestement, celle-ci n'en fait pas partie. Le lieu probable de cette petite sortie était le parc de chasse clos situé au nord du palais de Xanadu que décrit Polo ; c'était là, en effet, que Kubilai passait la majeure partie de son temps. Il ne gagnait sa seconde capitale du Sud qu'à l'automne et y passait les quatre ou cinq mois d'hiver avant de regagner Xanadu au printemps. Cette seconde capitale était Khanbalik, la Ville du khan, également appelée Dadu, la Grande Capitale. (Nous la connaissons aujourd'hui sous le nom de Beijing, la Capitale du Nord, qu'elle prit sous la dynastie Ming. Malgré l'anachronisme, je parle de Beijing pour désigner cette ville.)

La construction de Xanadu

Kubilai Khan n'aurait pas dû hériter de l'Empire mongol. Celui-ci avait été créé par son grand-père, Temüjin, qui avait pris en 1206 le titre de Chinggis et s'était paré du rang éminent de kaghan, ou grand khan. Après lui, seuls ses descendants directs au sein de son clan, les Borjigides, qui constituaient un sous-groupe appelé les Chinggisides, purent légitimement prétendre à régner sur les Mongols. L'empire était la propriété personnelle de sa famille.

Si les règles de succession étaient précises, elles n'évitaient pas forcément toute violence. À la différence de civilisations agricoles sédentaires comme la Chine, qui favorisaient la succession patriarcale directe du père au fils aîné, les civilisations nomades poursuivaient un autre objectif : il s'agissait d'élever au rang suprême le représentant le plus vaillant et le plus puissant de la génération suivante. Les candidats les mieux placés étaient le fils aîné et le benjamin, qui occupaient

l'un comme l'autre des positions rituelles majeures au sein de la famille. Mais si aucun ne s'imposait avec évidence comme le plus apte à diriger, il cédait la place ou, plus généralement, se voyait brutalement évincé par un frère ou un cousin qui, en décrochant la position de grand khan à la force du poignet, prouvait par là même qu'il la méritait. Mon mentor au début de mon troisième cycle, Joseph Fletcher, a donné à cette pratique de rivalité entre frères et cousins le nom de tanistrie sanglante (succession par fratricide). Scandaleuse aux yeux des Chinois, elle était considérée par les Mongols comme la meilleure méthode pour choisir le plus qualifié pour gouverner. La tanistrie sanglante ne visait pas à reproduire l'ordre en vigueur ; son objectif était de le redynamiser.

À la mort de Gengis Khan en 1227, au lieu de se disputer le pouvoir, ses quatre fils s'entendirent pour que le troisième d'entre eux, Ögödei, devienne grand khan à la place de leur père. En 1251, quand Ögödei mourut, la succession se fit latéralement et alla au fils aîné du plus jeune de ses frères, Möngke. Lors de la succession suivante, cette situation devait favoriser Kubilai, le frère cadet de Möngke, le rapprochant davantage de l'ordre de descendance conventionnel que si ce titre n'était pas allé à Möngke mais, par exemple, au fils d'Ögödei. Une fois devenu grand khan, Möngke chargea Kubilai de contrôler la région située au sud-est du désert de Gobi et qui s'étendait jusqu'à l'extrémité nord-est de la Chine, une région soumise auparavant au joug d'une autre entité politique de la steppe, le Grand État d'Or du peuple Jurchen.

Kubilai passa la première moitié des années 1250 en déplacement, sans quartier général permanent, mais, au printemps de 1256, il jugea le moment opportun pour se doter d'une cour, une décision qui suggère l'ambition plus vaste d'établir son propre État. Il confia la tâche immense de la création de cette cour à un moine bouddhiste chinois appelé Zicong, qui avait déjà passé quelques années à son service. Zicong commença par recourir à la divination pour désigner un lieu propice au nord de la Grande Muraille, bien que Kubilai le lui ait déjà indiqué : la boucle nord de la rivière Luan, qui creusait son lit à travers les prairies mongoles avant de bifurquer vers le sud-est pour se diriger vers le lointain Pacifique. Cet emplacement était

suffisamment éloigné de Karakorum, la capitale de son frère, pour pouvoir passer pour une simple base régionale d'opérations et ne pas témoigner d'intentions hostiles flagrantes. Mais ce site avait déjà la réputation et l'aura d'une capitale. C'était le lieu de la Capitale suprême du Grand État d'Or des Jurchen et, dans un passé encore plus lointain, de la Capitale suprême du Grand État Khitan. Kubilai n'eut pas l'audace d'appeler sa nouvelle ville Xanadu, conscient que la prétention impériale de ce nom risquait d'inquiéter son frère. Il préféra donc lui donner un nom évoquant la Chine et l'appela Kaiping : « Qui lance la pacification. »

L'ambition de Möngke avait toujours été d'envahir et de conquérir le territoire de la dynastie Song. Dans cette intention, il avait installé Kubilai sur le flanc nord des Song, de sorte que Kaiping/Xanadu devint ainsi la base à partir de laquelle ce dernier pouvait prêter main-forte aux projets de son frère. En 1259, Kubilai et Möngke étaient en campagne dans différentes parties de la Chine, quand Jia Sidao, chancelier de la dynastie Song, envoya un émissaire engager des négociations en vue de la conclusion d'un traité. Alors que Kubilai venait de donner ordre à son représentant de répondre négativement à l'offre des Song, il apprit la nouvelle de la mort de Möngke le 11 août. Voilà que, soudain, la direction de l'Empire mongol était vacante.

Les deux prétendants étaient Kubilai et son frère Ariq Böke. Le second, le plus jeune, avait l'avantage, car ce rang était privilégié dans la descendance mongole. De plus, c'était lui qui occupait concrètement la capitale, Karakorum. Kubilai jugea qu'éliminer son frère de la succession de Möngke était désormais plus important que de poursuivre son avance vers le sud en territoire Song. Le jour même où son général rejeta l'offre de paix négociée présentée par les Song et exigea au contraire leur soumission, Kubilai donna ordre à son armée de se retirer vers le nord. La Chine attendrait.

Il passa l'hiver de 1259-1260 aux environs de Beijing, organisant sa candidature à la succession de Möngke au rang de grand khan. Il préféra retarder son retour à Kaiping/Xanadu jusqu'à ce que sa capitale soit parfaitement opérationnelle, à moins qu'il n'ait voulu attendre la fin des pires rigueurs de l'hiver (bien

que les Mongols n'aient pas redouté cette saison). Il est également possible que Beijing se prêtât mieux au ralliement de ses partisans à son objectif politique. Lorsque le printemps arriva, Kubilai repartit pour le nord et regagna Kaiping/Xanadu, où il convoqua un *khuriltai*, une assemblée de nobles mongols. Il avait besoin de sa bénédiction pour être considéré comme un prétendant légitime. Ariq Böke en fit autant, réunissant son propre *khuriltai*. Kubilai obtint la décision qu'il souhaitait : l'assemblée le choisit pour être le prochain souverain suprême du Grand État mongol. Le 5 mai 1260, après avoir opposé à cette élection les trois refus rituels, il accepta la responsabilité de chef de l'ensemble des Mongols.

Dix jours plus tard, le 15 mai, son gouvernement publia une proclamation en chinois pour exposer ce résultat. Cette déclaration commence par rappeler que les ancêtres de Kubilai avaient consacré plus d'un demi-siècle à établir un empire par les armes, étendant la domination mongole en direction des quatre points cardinaux. Kubilai ne leur reproche pas d'avoir été impuissants à mener à son terme l'immense entreprise de création d'un État, relevant que pareille tâche ne pouvait pas s'accomplir en un seul règne. S'il formule pourtant de légères critiques à l'égard de son frère aîné, Möngke, pour n'avoir pas été à la hauteur des signes divins de grandeur qui avaient, semble-t-il, accompagné son investiture en tant que grand khan, il prend soin d'imputer cet échec à l'absence de bons conseillers. Maintenant que son frère aîné était mort, ses princes et notables rassemblés à Kaiping/Xanadu lui firent valoir avec insistance que « la grande unité de l'État ne [pouvait] plus être retardée ni la lourde responsabilité de [ses] sages ancêtres demeurer insatisfaite plus longtemps ». Aussi Kubilai accepta-t-il à contrecœur, c'est du moins ce qu'il affirma à la face du monde, le commandement du Ciel suprême. La guerre de succession avec son jeune frère Ariq Böke qui en résulta commença pour de bon au mois de septembre et ne s'acheva qu'avec la défaite de ce dernier trois ans plus tard. Sa mort inexpliquée en prison au bout d'un an suggère fortement que la tanistrie sanglante était passée par là.

Malgré le défi persistant lancé par son petit frère, Kubilai alla de l'avant et annonça le 11 juin 1260 qu'il fallait déclarer une nouvelle ère et établir une nouvelle capitale à Kaiping, officiellement

rebaptisée Capitale suprême (le sens de « Xanadu ») trois ans plus tard. Assuré de sa base septentrionale, Kubilai porta alors ses regards vers le royaume des Song. L'existence durable de cette dynastie constituait une réfutation intolérable de sa domination universelle. De surcroît, le succès d'une telle expédition apporterait la preuve irréfutable que le Ciel suprême lui accordait sa faveur et le préférait à tous les autres Chinggisides. La conquête du Sud n'en fut pas moins une entreprise de longue haleine. Les Mongols avaient beau mener de brillantes attaques de cavalerie, ils avaient beau avoir habilement acquis les techniques chinoises de la guerre de siège, l'État des Song était loin d'être faible. Il fallut aux forces de Kubilai quinze rudes années pour venir à bout des défenses des Song. Ces derniers furent toutefois soumis durant toute cette période à des pressions considérables. Entre le moment de l'accession de Kubilai au pouvoir et celui de la chute de Hangzhou, leur capitale, la dynastie du Sud vit se succéder trois empereurs. La grand-mère du dernier empereur Song finit par superviser l'abdication de ce malheureux garçon de 8 ans en 1276. Banni au Tibet, le petit empereur vécut quarante-sept années d'exil dans un monastère bouddhiste, avant de se donner la mort.

Le petit âge glaciaire

Pour assurer sa position de grand khan, Kubilai dut mettre le monde mongol au pas, tout en menant une vaste campagne de conquête contre les Song. Il s'imposa sur les deux fronts, mais l'entreprise fut laborieuse. Il lui fallut également lutter sur un troisième front, celui du climat. Nul ne sait si la période de changement climatique qui s'amorça dans les années 1260 l'aida à accéder au pouvoir ou entrava le renforcement de sa position face à ceux qui désiraient sa chute : je la soupçonne d'avoir fait les deux.

Nous avons une certaine connaissance des conditions environnementales des années 1260, car les historiographes de la Cour étaient chargés d'enregistrer les anomalies du monde physique, événements climatiques extrêmes compris. En effet, de même que le Ciel donnait à certains hommes mandat de

gouverner, il distribuait les catastrophes naturelles pour leur rappeler, à eux et à leurs peuples, leurs manquements. Les historiographes classaient les catastrophes en cinq catégories, reprenant les cinq éléments des Chinois : eau (pluies, crues et neige excessives), feu (incendies urbains, mais aussi poussées de champignons miraculeux qui, en jaillissant spontanément, étaient censés exprimer l'élément de feu), bois (dégâts du vent aux arbres et aux récoltes), métal (sécheresse) et terre (problèmes venus du sol : mauvaises récoltes, famines, invasions de criquets et séismes). Puis ils en dressaient une brève liste conservée dans l'histoire que chaque dynastie consacrait à celle qui l'avait précédée.

En parcourant ces listes, on constate que la première ère du règne de Kubilai, appelée « Pouvoir établi » (Zhongtong, 1260-1263), fut un désastre. La famine frappa dès son arrivée au pouvoir. La venue précoce du gel trois ans d'affilée à partir de 1261 prolongea la famine. La sécheresse et les criquets s'abattirent en 1262 et l'année suivante. En 1264, les choses allèrent de mal en pis. Le nord de la Chine fut inondé par des crues massives auxquelles succéda la sécheresse, une association toujours fatale. Le nouvel empire de Kubilai se dirigeait rapidement vers un effondrement environnemental. C'était, pouvait-on penser, le signe d'un reproche du Ciel.

Les inondations prirent les nouveaux dirigeants mongols au dépourvu. Elles ne faisaient pas partie de l'écologie des prairies du Nord. Quand une région était dévastée, les populations nomades réagissaient en se déplaçant. Mais au sud de la Grande Muraille, l'environnement interdisait une telle souplesse. Les agriculteurs étaient attachés à la glèbe, économiquement comme juridiquement, et quand la terre était lessivée, seules des mesures d'assistance pouvaient permettre à l'agriculture de se redresser. Affrontant un mécontentement populaire croissant, Kubilai s'adressa à la population et promulgua un édit de rénovation. Il annonça au peuple que ses astronomes musulmans avaient décelé un alignement néfaste des astres, preuve manifeste que les catastrophes naturelles n'avaient rien de fortuit. Il déclara assumer personnellement la responsabilité de la mauvaise administration que signalaient ces désastres ;